

Javād ḤADIDI

Naissance et développement de l'iranologie en France

Le XVIII^e siècle philosophique avait préparé le XIX^e siècle romantique par la voie du cosmopolitisme littéraire et artistique. La publication d'un grand nombre de récits de voyages en France depuis la deuxième moitié du XVII^e siècle, et la traduction de quelques-uns des chefs-d'œuvre des littératures orientales introduisirent des éléments exotiques dans la littérature française et amenèrent les écrivains à chercher du nouveau ailleurs que dans l'antiquité gréco-romaine. D'hellénistes qu'ils étaient, ils se piquaient alors d'être orientalistes.

D'autre part, les Français, répandus un peu partout dans le monde à la suite de la Révolution et des guerres de l'Empire, avaient été mis en contact direct avec des civilisations et des cultures différentes. Ils devaient donc connaître les langues véhicules de ces cultures. Mais les écoles, dont l'Ecole des Jeunes de Langues où l'on enseignait les langues orientales, avaient été fermées pendant une douzaine d'années après la Révolution¹.

1. Voir G. Lanson et P. Tuffreau, *Histoire de la littérature française*, Paris, 1931, pp.502-505.

Les salons littéraires avaient suspendu leurs activités, et les traditions littéraires étaient presque oubliées. Ce fut ainsi que la Convention décréta, suivant la proposition de Louis Langlès, la fondation de l'Ecole Nationale des Langues Orientales qui fut officiellement inaugurée en 1795.² Langlès, lui-même, en accepta la direction. Alors une vraie renaissance orientale vit le jour et les traductions des chefs-d'œuvre littéraires se multiplièrent. L'Iran y gagna beaucoup. Car les ouvrages persans traduits en français n'étaient pas nombreux jusqu'au début du XIX^e siècle. Certes, les Français connaissaient le *Jardin des Roses* de Sa'di depuis le XVII^e siècle³ et les contes d'origine indo-iranienne, comme *Le Livre des Lumières* ou la *Conduite des Rois*⁴, *Les Mille et une Nuits*⁵ et *Les Mille et un Jours*⁶, depuis longtemps déjà. En plus, après *Les lettres persanes* de Montesquieu, l'Iran était devenu le porte-parole de certains écrivains pour critiquer la société française. Mais les chefs-d'œuvre littéraires proprement dits, exception faite pour le *Jardin des Roses*, leur manquaient, de sorte que Victor Hugo se voyait contraint de recourir à Ernest Fouinet pour qu'il lui traduise quelques poèmes de Ḥāfiz et de Ferdowsi, qu'il voulait insérer dans ses *Orientales*⁷.

Ainsi les professeurs et les élèves de la nouvelle Ecole des Langues Orientales qui allait bientôt remplacer définitivement l'ancienne Ecole des Jeunes de Langues, se mirent au travail pour traduire les ouvrages persans. Langlès qui avait déjà traduit en 1788, à la veille de la Révolution, certains poèmes de Ferdowsi, en donna l'exemple le premier en publiant une *Notice sur la vie et les ouvrages de Sa'ady d'après les manuscrits persans*. Ce fut ensuite le tour de Silvestre de Sacy, l'un des orientalistes français les plus laborieux. Grâce à lui, *Le pend-nameh ou le Livre des Conseils de 'Attar*, et *Les haleines de la familiarité* de Djāmī virent

2. Voir Raymond Schwab, *La renaissance orientale*, Paris, 1950, p.71.

3. Ce fut André Duryer, consul de France en Egypte, qui le traduisit du persan en français: *Gulistan ou l'Empire des Roses, composé par Sadi, prince des poètes turcs et persans*, Paris, 1634.

4. David Sahib, *Le livre des lumières ou la conduite des Roys...*, Paris, 1644.

5. Elles furent traduites par Antoine Galland entre 1704 et 1717.

6. Composés ou traduits par J. Pétis de la Croix, Paris, 1710-1712.

7. Voir *Les Orientales*, éd. 1829, préface.

le jour respectivement en 1811 et 1831.

D'autres iranologues qui s'adonnèrent à la traduction des chefs-d'œuvre de la littérature persane étaient souvent élèves de Silvestre de Sacy. Nous en citons les plus connus avec quelques-uns de leurs travaux sur l'Iran:

1. Antoine-Léonard de Chézy, traducteur de *Médjnoun et Leila* de Djami.

2. Jules Mohl, le grand traducteur du *Šāhnāme* de Ferdowsi, qui se rendit, en 1822, de Stuttgart à Paris pour apprendre le persan et qui y resta toute sa vie, devint professeur puis directeur de l'École des Langues Orientales.

3. Etienne Quatremère, connu surtout pour sa traduction de l'*Histoire des Mongols* de R.F. Hamadāni, et pour ses critiques de la traduction du *Šāhnāme* par Jules Mohl.

4. Pierre-Amédée Jaubert, qui a travaillé également sur l'histoire de la Perse.

5. Garcin de Tassy, qui connaissait le persan, l'arabe et l'urdu et qui a traduit le *Mantic-Uttair* ou *Langage des Oiseaux* de 'Attār, et une partie du *Boustan* de Sa'di.

Les iranologues qui remplacèrent cette première génération de savants étaient souvent leurs élèves, c'est-à-dire les élèves des élèves de Sacy, comme:

1. Charles Schefer qui commença en 1857 son enseignement de persan à l'École des Langues Orientales dont il fut nommé directeur quelque temps après. Ce fut lui qui traduisit la *Relation du voyage* de Nasser Khosrow, publiée en 1881 à Paris.

2. Charles Defrémery qui publia la première traduction exhaustive du *Jardin des Roses* et une partie du *Boustan* de Sa'di. Il traduisit aussi l'*Histoire des Samanides* de Mirkhond en 1845.

3. Barbier de Meynard, élève de Jules Mohl, qui termina la traduction du dernier et septième volume du *Šāhnāme* après la mort de son maître en 1876. La première traduction complète du *Boustan* de Sa'di, publiée en 1880 est également de lui.

4. Clément Huart qui fut le premier traducteur des *Quatrains* de *Baba Tahir Uryan*, et du *Livre de Gershasp* d'Assadi de Tous, poème épique.

5. Edmond Fugnan qui traduisit en 1880 *Le livre de la félicité* de Nasser Khosrow.

6. Henri Ferté. Ce fut lui qui fit connaître aux Français les *Ghazals ou odes* d'Anvari, poète lyrique persan.

Ainsi les Français qui n'avaient connu, pendant deux siècles entiers, que le *Jardin des Roses* et les contes indo-iraniens, embrassaient, quelques décennies après la Révolution, une grande partie des chefs-d'œuvre de la littérature persane.

* *
*

Un autre groupe d'orientalistes qui contribuèrent à l'expansion de l'iranologie en France était constitué par les diplomates chargés d'une mission en Iran. Souvent, ils avaient appris les rudiments du persan à l'École des Langues Orientales de Paris, ou à l'École des Jeunes de Langues de Constantinople où la France avait une ambassade et un service culturel. Mais leur connaissance du persan étant insuffisante, ils la perfectionnaient en Iran où ils pouvaient se mettre en contact avec les lettrés et leur demander des explications sur les textes qu'ils avaient l'intention de traduire.

La première mission fut expédiée par Napoléon 1^{er} afin de transmettre un message à Fath-Ali Châh. Elle arriva à Téhéran en 1801, y resta quelques mois, mais n'aboutit à aucun résultat positif: il n'y avait personne à la cour de Perse qui pût traduire en persan le mandat de l'envoyé du gouvernement français. Voici ce qu'en dit un historien de l'époque:

«Comme en Iran on ne pouvait pas lire les textes écrits en français, son message [celui de l'envoyé du gouvernement français] fut incompris. [Le chah] le suspectait de fraude. Il le renvoya donc avec une réponse négligente»⁸.

Mais Napoléon, aux prises avec les Anglais, cherchait en Iran un allié qui pourrait éventuellement lui faciliter l'accès aux Indes, la colonie la plus importante de l'Angleterre. D'autre part, le chah d'Iran qui était, depuis 1803, engagé dans une longue et terrible guerre contre les Russes, se flattait de pouvoir obtenir l'alliance de Napoléon dont les exploits faisaient retentir le

8. Rezā Qoli Khan Hedāyat, *Supplément à Rowzat al-Ṣafā* (texte persan), Téhéran, Khayyām, 1339 hs. (1960), IX/418-420.

monde. Ce fut ainsi qu'en 1804 une nouvelle mission fut expédiée en Iran. Elle était dirigée par Pierre-Amédée Jaubert, ancien élève de l'Ecole des Langues Orientales et futur professeur au Collège de France. Mais Jaubert, accusé d'espionnage par les Turcs, fut arrêté et emprisonné à Constantinople. Napoléon expédia une autre mission dirigée par Romieu, son aide de camp, qui mourut peu de temps après son arrivée à Téhéran. Le bruit courut que les Anglais l'avaient empoisonné. Entre temps, Jaubert, libéré à la suite des protestations du gouvernement iranien, arriva à Téhéran le 5 juin 1806, et remit son mandat au chah d'Iran⁹. Un accord fut alors signé entre l'Iran et la France, à la suite duquel le général Claude-Mathieu de Gardane arriva à Téhéran à la tête d'un groupe de 70 personnes dont deux diplômés de l'Ecole des Langues Orientales, auxquels se joignirent trois autres de l'Ecole des Jeunes de Langues de Constantinople. Ni les uns ni les autres ne connaissaient bien le persan: c'est ce qu'affirme Gardane dans une lettre adressée au ministre français des affaires étrangères, ajoutant que ses drogman devaient perfectionner leur connaissance du persan en Iran¹⁰. Parmi eux figure le nom de Tancoigne, le futur traducteur du *Jardin des Roses* de Sa'di.

Or, à la suite des manœuvres des Anglais, d'une part, et des nouvelles visées de Napoléon qui avait signé un autre accord avec les Russes, d'autre part, cette troisième mission, la plus importante d'ailleurs, n'aboutit pas, non plus, aux résultats attendus. En revanche, un nouveau département de persan fut inauguré au Collège de France, par l'ordre de Napoléon qui témoignait ainsi ses bonnes intentions au chah d'Iran, et qui subvenait en même temps à ses propres besoins, en formant des persanisants dont la connaissance du persan fût plus approfondie que ceux de l'Ecole des Langues Orientales. Silvestre de Sacy accepta la direction du nouveau département qui se chargea, plus tard, des études sur les langues iraniennes préislamiques¹¹. Un nombre des Français de la

9. Voir Abdorreza Hušang Mahdavi, *Tārix-e ravābet-e siyāsi-e Irān*, Téhéran, Amir Kabir, 1346 hs. (1967), p. 209.

10. Voir Alfred de Gardane, *Mission du général Gardane en Iran*, traduit en persan par 'Abbās Eqbāl, Téhéran, 1362 hs. (1983), pp.119-122.

suite de Gardane restèrent aussi en Iran où ils donnèrent des cours de français aux Iraniens¹².

La deuxième mission diplomatique importante fut celle dirigée par le comte de Sercey, premier ministre plénipotentiaire du gouvernement français en Iran, qui quitta Paris en novembre 1839 et arriva à Téhéran en avril 1840¹³. Les noms de Jean-Baptiste Nicolas et de Biberstein Kazimirski figurent parmi les membres de cette mission. Nicolas séjourna une trentaine d'années en Iran. Ce fut lui qui, de retour en France, publia la première traduction française des *Quatrains de Khayyam*, en 1867, et la première traduction d'une partie du *Boustan* de Sa'di en 1869. Kazimirski donna, plus tard en 1886, la traduction du *Divan* de Manoutchehri, poète du 5^e siècle de l'hégire. Avant son départ pour l'Iran, Jules Mohl l'avait chargé de demander aux lettrés iraniens des explications sur certaines difficultés qu'il avait rencontrées durant la traduction des deux premiers volumes du *Šāhnāme* de Ferdowsi, mission que Kazimirski remplit également¹⁴.

Les relations entre l'Iran et la France restèrent bien irrégulières jusqu'à ce qu'en 1855 Prosper Bourée fût envoyé en Iran à la tête d'un corps diplomatique de plusieurs personnes dont Barbier de Meynard, comme attaché culturel, et Arthur de Gobineau comme premier secrétaire. Jean-Baptiste Nicolas qui était toujours en Iran, prépara leur arrivée à Téhéran. Barbier de Meynard ne put supporter longtemps le climat de l'Iran, et, après un séjour de quelques mois, rentra en France¹⁵. Mais Gobineau fut tellement épris des mœurs et traditions iraniennes qu'il ne savait plus «comment vivre en Europe après avoir vécu en

←

11. Voir R. Schwab, *op.cit.*, 71; James Darmesteter, *Coup d'œil sur l'histoire de la Perse*, 1885, pp.11-12.

12. Voici les noms que nous rencontrons souvent dans les textes persans: Deveaux, Court, Sémino, Drouville, Rousseau, Madame Marinière...

13. Sur le rapport de cette mission voir Félix Edouard de Sercey, *La Perse en 1840*, Paris, 1854.

14. Voir le *Livre des rois...*, trad. par Jules Mohl, t.II, 1842, préface.

15. Gobineau le traite de "ridicule", parce qu'il était impatient de quitter la Perse. Voir *Les lettres persanes de Gobineau*, recueillies par A.B. Duff, Paris, 1957, p.97, n.12.

Iran»¹⁶. Il prolongea donc son séjour jusqu'à ce que le gouvernement français le rappelât. Ce fut avec beaucoup de regret qu'en 1858, après un séjour de trois ans, il quitta le pays où il devait revenir en 1861 avec le titre de "ministre plénipotentiaire du gouvernement français en Iran".

L'arrivée de Gobineau à Téhéran fait date dans l'histoire de l'iranologie française, au développement de laquelle il contribua plutôt comme poète épique que comme historien savant. Avant son départ, il avait fait un peu de persan moderne, à Lorient, chez son père, et à Paris, chez Quatremère¹⁷. Mais dès qu'il fut installé à Téhéran, il engagea un secrétaire, nommé Mirza, qui lui donnait des cours de persan tous les jours de 7 heures à 10 heures du matin¹⁸. Il s'y appliqua avec tant d'intérêt et d'assiduité qu'après trois mois il le parlait couramment et comprenait, sans trop de difficultés, les textes historiques et littéraires, de sorte que Prosper Bourée se montre étonné, dans une lettre adressée au ministre français des affaires étrangères, de la facilité dont il parlait et comprenait une langue qu'il avait à peine apprise¹⁹.

Gobineau commença alors de vastes recherches sur la Perse ancienne, aussi bien que sur la Perse moderne. Ses études aboutirent aux ouvrages qui restèrent fameux pas non tant parce qu'ils relevaient d'une grande érudition, mais parce qu'ils étaient animés d'un enthousiasme poétique et visionnaire. Ce sont *Trois ans en Asie*, chronique de ses voyages, *L'histoire des Perses* qui ressemble à une épopée sur les premiers Aryens habitant l'Iran, *Les religions et philosophies dans l'Asie centrale*, c'est-à-dire dans les contrées où vivaient les tribus indo-iraniennes, et un recueil de récits intitulé *Nouvelles Asiatiques* dont *La danseuse de Shakhakha*, *L'illustre magicien*, *Les amants de Kandahar*, etc.

Mais qui étaient ces premiers Aryens habitant "l'Aryana-Vaeja" [=le royaume d'Iran] et dont Gobineau racontait l'histoire?

16. *Ibid.*, p.34.

17. Voir R. Schwab, *op.cit.*, 452-457.

18. C'est ce que dit Gobineau, lui-même, dans une lettre adressée à sa sœur en novembre 1855.

19. Voir la lettre de Bourée au comte de Walewski, datée du 1^{er} octobre 1855, c'est-à-dire trois mois après l'arrivée de la mission à Téhéran.

«[C'étaient] les meilleurs des êtres, les plus grands, les plus beaux, ni querelleurs, ni chagrins, ni malveillants, ni menteurs, ni pauvres...»

Ils vivaient dans un pays aux “scènes grandioses”:

«... spectacle sublime, nature véhémence... et que rehausse, soit de jour, soit de nuit, d'un éclat incomparable, la limpidité du ciel iranien auprès duquel l'azur de l'atmosphère italienne la plus épurée ne saurait s'imaginer sans désavantage»:20

Un tel peuple “d'élus” et un tel pays “de lumière” donne naturellement naissance à de grands savants, de grands poètes et de grands conquérants comme Cyrus le Grand. C'est lui qui a «définitivement fermé la route des contrées méridionales aux blancs agglomérés dans le Nord, et favorisé ainsi l'afflux des Aryens» dans l'Europe qui lui est redevable de tout:

«... Ce que nous sommes, Français, Anglais, Allemands, Européens du XIX^e siècle, c'est à Cyrus que nous le devons».21

Mais que sont devenus aujourd'hui «les premiers civilisateurs du monde, les premiers savants, les premiers théologiens que la planète ait connus»?22

«Je sais qu'il se passe assez de vilaines choses en Iran, et qu'on y trouve bien du mal, pourtant, c'est l'Iran... Nulle part au monde on n'éprouve autant de plaisir, ni autant de joie...»23

Comment justifier alors l'état actuel de l'Iran en proie aux convoitises des Anglais et des Russes? Cela n'est pas grave:

«On mutilera en vain la Perse, on la divisera, on lui pourra ôter son nom, elle restera la Perse et ne saurait mourir. Il me semble voir un granit que les flots de la mer ont roulé dans les profondeurs, qu'une révolution du globe a mis à sec, qu'un fleuve a encore promené, et qui, usé, arrondi aux angles, éraillé en maint endroit, reste toujours granit».24

Car les Persans ont le génie de se tirer des situations les plus critiques et de se tenir toujours debout malgré de terribles fléaux,

20. *Histoire des Perses*, I/155.

21. *Ibid.*, I/509-511.

22. *Nouvelles Asiatiques*, nouvelle édition, Paris, 1957, II/13.

23. *Ibid.*, éd. 1935, p.239.

24. *Trois ans en Asie*, éd. 1898, p.304.

comme l'invasion des "Mongols". Gobineau en a des preuves. A titre de diplomate, il a contacté presque toutes les classes de la société iranienne, surtout celle des intellectuels qui avaient fait leurs études en France. Il cite, par exemple, un nommé Hosseyn Gholi Agha, officier Saint-Cyrien, homme de bonne volonté, équitable et droit, qui avait puisé ses idées dans des sources différentes, mais qui les avait si bien assimilées qu'elles ne ressemblaient plus à aucune des sources où il les avait prises²⁵. C'est le cas de la plupart des Iraniens:

«Autant que j'ai pu le remarquer, ces observateurs n'ont jamais manqué, dans une mesure ou dans une autre, de persaniser leur butin».²⁶

Cela constitue, bien sûr, un grave danger aux yeux de Gobineau qui voit «dans ce marécage intellectuel, quelque combustion nouvelle de principes, d'idées, de théories» qui bouleversera tout²⁷. Donc, dès 1865, date de la publication des *Religions et philosophies dans l'Asie centrale*, il met toute l'Europe en garde contre cet état des choses. Les Européens doivent prévenir les vagues subversives qui déferleront sur eux après quelque temps. Les Persans ont fait preuve, bien des fois, de ce génie de synthèse. On n'a qu'à étudier leur rapport à l'islam pour se rendre compte de ce qu'ils peuvent faire avec les idées reçues. Et Gobineau de s'attarder longuement sur les différences qu'il trouve entre le chi'isme et le sunnisme, sur la politesse jointe à la dissimulation (*takīyya*) des Iraniens, sur le soufisme, le cheikhisme, le babisme, etc²⁸.

Ces renseignements sur l'Iran musulman, Gobineau les avait puisés aux sources qu'il avait étudiées lors de son séjour en Iran. Mais ses connaissances de l'Iran pré-islamique lui venaient surtout des lectures qu'il avait faites dans des ouvrages d'orientalisme publiés pendant la première moitié du XIX^e siècle. Car l'un des objectifs de l'Ecole des Langues Orientales était, dès sa création, de jeter de nouvelles lumières sur la religion de

25. *Les religions et philosophies dans l'Asie centrale*, 1^{ère} éd.

26. *Ibid.*, 13.

27. *Ibid.*, 135.

28. *Ibid.*, chapitres IV-XII.

Zoroastre, et de déchiffrer les écritures des inscriptions et des textes mazdéens, en vieux perse ou en persan moyen, qui restaient énigmatiques malgré les efforts des savants européens. Mais là, les maîtres de l'Ecole avaient un grand précurseur qui leur avait aplani le chemin. C'était Anquetil-Duperron dont le courage et la persévérance sont presque légendaires. Il n'était âgé que de 23 ans lorsqu'il vit pour la première fois un décalque en quelques feuilles d'un manuscrit étrange et illisible, envoyé d'Angleterre à Etienne Fourmont, sinologue français, avec l'espoir qu'il pût les déchiffrer. Les feuilles étaient calquées sur un ouvrage qu'un commerçant anglais avait acheté aux Parsis de l'Inde et offert ensuite à la bibliothèque d'un lycée de Cambridge²⁹. Dès qu'il vit les feuilles, Anquetil décida de se rendre aux Indes et de demander leur secret aux Mazdéens qui conservaient jalousement les manuscrits zoroastriens. Un tel voyage, en un pays si lointain, sans ressources et sans argent, était comme une course après la mort. Mais Anquetil était un de ces hommes que rien ne rebute. Il parla de sa décision au comte de Caylus, membre de l'Académie des Inscriptions, et à l'abbé Barthélémy, directeur du Musée des Médailles qui l'encouragèrent et lui promirent de l'aider dans la réalisation de son projet.

Mais les démarches étaient longues et Anquetil impatient. Il se fit donc engager comme simple soldat par la Compagnie des Indes Orientales. Pour s'embarquer dans le paquebot qui emportait les mercenaires, il se rendit, à pied, à Lorient, port de la côte atlantique. Ce fut là, juste avant son embarquement, qu'à la suite des démarches de son frère aîné et de ses deux protecteurs, on lui remit 500 écus de la part de Louis XV³⁰.

Alors commença une longue aventure de huit ans pendant laquelle Anquetil affronta de graves dangers qui faillirent bien des fois lui coûter la vie. En 1762, après de nombreuses péripéties, il rentra en France, ayant appris le persan moderne, les rudiments du persan moyen, et muni de 180 manuscrits

29. Pour plus de détail voir «Les études persanes en France», par Charles Simond, ajouté comme introduction à *La Perse littéraire* de G. Frilley, Paris, 1909.

30. Voir R. Schwab, *La vie d'Anquetil-Duperron*, Paris, 1934, pp.1-28.

zoroastriens. Voici ce qu'il en dit lui-même:

«J'avais passé près de huit ans hors de ma patrie, et près de six ans dans l'Inde. Je revenais, en 1762, plus pauvre que lorsque je partis en 1754, ma légitime ayant suppléé dans mes voyages à la modicité de mes appointements. Mais j'étais riche en manuscrits rares et anciens, en connaissance que ma jeunesse (j'avais à peine 30 ans) me donnait le temps de rédiger à loisir, et c'était toute la fortune que j'avais été chercher aux Indes»³¹.

Aussitôt après son retour, il publia, dans le *Journal des Savants* (juin 1762) un court récit de son long voyage que personne ne crut. Voltaire, surtout, douta de la véracité de son histoire³². Grimm écrivit dans la *Correspondance Littéraire*: «A beau mentir qui vient de loin»³³. Diderot alla si loin qu'il nia hautement l'existence de Zoroastre³⁴.

Anquetil, sourd aux calomnies et médisances, continuait son travail sur le *Zend* qu'il avait acheté à prix d'or aux Parsis. Il en termina la traduction qu'il publia en 1771 et qu'il intitula *Le Zend-Avesta, ouvrage de Zoroastre...* Voltaire se déchaîna alors contre lui, et pour rester toujours derrière le rideau, à son habitude, il incita un jeune étudiant anglais, amateur des langues orientales, qui devait devenir plus tard le fameux William Jones, à ridiculiser son collègue français qui avait osé parler de Zoroastre et mettre en question l'autorité de son compatriote, Thomas Hyde, auteur de *Historia religionis veterum persarum...* L'attaque était si dure qu'Anquetil, malgré sa modestie et sa patience, qualifia Voltaire de "publiciste".³⁵

Il fallut encore quelques années pour qu'on reconnaisse enfin le mérite du premier traducteur des ouvrages mazdéens. Ce fut l'allemand Herder qui lui rendit justice:

«Il n'y a pas beaucoup d'années que tout le monde parlait de Zoroastre sans avoir lu ses livres, comme des gens parlent de la *Bible* et de

31. *Ibid.*, 84.

32. Voir *Dictionnaire philosophique*, article «Avesta».

33. *La vie d'Anquetil Duperron*, 95.

34. *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné...*, articles «Zend», «Avesta» et «Perse».

35. Voir P. Martino, *L'orient dans la littérature française du XVII^e et du XVIII^e siècles*, Paris, 1906, p.358.

l'*Alcoran* sans en avoir jamais lu grand'chose. C'est à Monsieur Anquetil-Duperron que nous sommes redevables de cette précieuse découverte...»³⁶.

La polémique prit ainsi fin en 1775. Il restait pourtant à vérifier la fidélité de la traduction d'Anquetil. Ce fut le travail des maîtres et des élèves de l'Ecole des Langues Orientales, surtout celui de Silvestre de Sacy et d'Eugène Burnouf qui y consacra sa jeunesse et qui publia, après de longs et exténuants efforts, la première traduction exhaustive de *Yasna*, une partie de l'*Avesta*³⁷. Plus tard, James Darmesteter reprit l'étude des textes de la Perse ancienne et y apporta de nouveaux éclaircissements.

Aujourd'hui, grâce à leurs découvertes, nous savons que le *Zend*, qu'Anquetil prenait pour l'*Avesta*, n'en était que le commentaire, que l'ouvrage traduit par lui était écrit en "pâzend", répandu parmi les Parsis de l'Inde après l'islam, et non pas en persan moyen préislamique ou en langue avestique, et que son maître, le Dastour Darab, ne connaissait, lui-même, ni le persan moyen, ni le vieux perse qu'il avait prétendu enseigner à son élève... Mais tout cela ne diminue en rien le mérite du grand chercheur français qui risqua sérieusement sa vie pour recueillir des textes que personne ne connaissait jusqu'alors.

Sa contribution au développement de l'iranologie en France est ainsi inappréciable. Non seulement il fit connaître aux savants des textes dont ils n'avaient même pas entendu le titre, mais, comme il avait vécu plusieurs années parmi les Parsis et étudié leurs mœurs et coutumes, il put aussi, dans ses ouvrages postérieurs au *Zend-Avesta*, en tracer un schéma qui servit de base à des recherches plus approfondies.

Ce fut dans ces mêmes ouvrages, aussi bien que dans ceux de Silvestre de Sacy et d'Eugène Burnouf, que Michelet puisa, plus tard, les données nécessaires à la rédaction de son *Histoire de Perse* insérée dans *La Bible de l'humanité*, œuvre épique plutôt qu'historique. Car Michelet ranimait le passé en y insufflant son propre enthousiasme. C'est ainsi que même les titres des chapitres différents de son ouvrage relèvent d'un esprit héroïque. «La

36. *La vie d'Anquetil-Duperron*, 92.

37. *Le commentaire de Yasna, l'un des livres des Perses*, Paris, 1833-1835.

terre, l'arbre de vie» est surtout cet "Aryana-Vaeja" dont avait déjà parlé Gobineau. C'est sur cette "terre bénie" que "le combat du bien et du mal" a eu lieu. «L'âme ailée», titre du troisième chapitre du livre, est celle des premiers Aryens adhérant à la foi mazdéenne. «L'aigle et le serpent», est le symbole de la défaite d'Ahriman devant la grande armée du bien, conduite par Sošyante venu en aide à Ahormazda. «La femme forte», enfin, représente les héroïnes du *Šāhnāmeḥ* de Ferdowsi, telles que Rudābeh, Tahmīneh, Sīndokht et d'autres dont Michelet avait lu l'histoire dans la traduction de Jules Mohl.

La Perse était donc cette «terre bénie de travail, d'ordre et de justice»³⁸ où la foi mazdéenne était née:

«Heureuse religion d'espoir! Non d'espoir inactif, de paresse, d'attente, non de somnolent ascétisme, mais la foi héroïque, de vaillante espérance qui crée ce qu'elle attend et veut, qui, par le travail, la vertu, diminue chaque jour Ahriman, grandit Ormazd, conquiert et mérite l'unité de Dieu. Faire la victoire de Dieu, le faire vainqueur, le faire unique! Oh! belle chose! la plus haute, à coup sûr que jamais rêva l'âme humaine, et la plus efficace pour grandir dans la sainteté».³⁹

Un homme de bien est donc celui qui, pendant sa vie, se range du côté d'Ormazd et s'apprête pour le combat final contre Ahriman. Au moment de la mort, un ange lui apparaît, lui sourit, l'aide et l'encourage à quitter cette vie assombrie par le Mal. L'agonisant, soulagé et ravi, lui demande quel est son nom, d'où il vient, et comment il est si beau. L'ange lui répond: je suis ce que tu fis, c'est toi qui m'a rendu beau:

«Cet ange, l'ange de la Perse, n'est pas ici le blond fils de la Grâce, un Gabriel. Il n'est que la justice même, la loi que tu te fis, l'exacte expression de tes œuvres... Grande poésie! mais de raison profonde!»⁴⁰.

Ainsi le mouvement d'iranologie exerçait, dès sa naissance, une forte influence sur la littérature française, et inspirait de nouveaux thèmes et de nouvelles images aux écrivains et poètes. Ceux-ci ne connaissaient souvent pas le persan et ne pouvaient pas puiser directement dans les textes originaux. Mais à cette

38. *Bible de l'Humanité, La Perse*, Paris, 1864, p.90.

39. *Ibid.*, 94.

40. *Ibid.*, 107.

époque les établissements et les salons où l'on discutait de l'orientalisme en général, et de l'iranologie en particulier, étaient nombreux. La Société Asiatique, dirigée par Silvestre de Sacy, avait été fondée en 1822. Le *Journal Asiatique*, fondé une année après en 1823, publiait régulièrement les travaux des chercheurs et traducteurs de l'École des Langues Orientales ou du Collège de France. De nombreux salons littéraires réunissaient les écrivains, les artistes et les orientalistes qui pouvaient échanger ainsi leurs points de vue sur les œuvres et les littératures orientales. C'étaient d'abord le salon de Cuvier qui recevait surtout les orientalistes, ensuite celui de Clarke qui était plutôt un salon international. Ce fut là que Jules Mohl fit la connaissance de Madame Clarke qu'il épousa en 1847⁴¹. La plupart des romantiques fréquentaient ces salons. Chacun d'eux avait un conseiller parmi les spécialistes des langues orientales. Chateaubriand était membre sociétaire de la Société Asiatique⁴². Victor Hugo, ami de Silvestre de Sacy, de Jules Mohl et d'Ernest Fouinet, recueillait dans les mêmes cercles les éléments essentiels de ses *Orientales* où il disait:

«Au siècle de Louis XIV on était helléniste. Maintenant on est orientaliste. Il y a un pas de fait. Jamais tant d'intelligences n'ont fouillé à la fois ce grand abîme de l'Asie...».

C'était ainsi que «les couleurs orientales venaient comme d'elles-mêmes empreindre toutes ses pensées, toutes ses rêveries...». Car il n'avait «point vu de cartes routières de l'art avec les frontières du possible et de l'impossible tracées en rouge et en bleu»⁴³.

Hugo disait la vérité. Les romantiques le savaient bien, même Alfred de Musset, qui décrivait ainsi la nouvelle école:

«Le romantisme est la citerne sous les palmiers!»⁴⁴.

Hugo, Musset et d'autres s'accordaient avec Abel Rémusat, le grand sinologue, qui déclarait, dès les débuts du XIX^e siècle:

41. *La renaissance orientale*, 321 ss.

42. *Ibid.*, 373.

43. *Les Orientales*, 1829, préface.

44. Cité par P. Martino, *op.cit.*, 361.

«Tant de personnes trouvent notre littérature vieille et épuisée, tant d'écrivains essaient de s'ouvrir des sentiers nouveaux, loin des chemins tracés par Corneille, Pascal, Racine... Assurément la route du Nord est la plus courte pour s'écarter de leurs traces; mais celle de l'Orient conduirait plus loin encore (...). Cherchons donc, fût-ce à l'extrémité de l'Asie, une mine abondante et vierge, tâchons d'être admis dans le sein des imaginations orientales, de prendre ce qui paraîtra à notre convenance; de laisser tout sera jugé peu raisonnable... Par là, il y aura satisfaction complète: on voguera à pleine voile sur l'océan du romantisme»⁴⁵.

Ce fut en effet ce que firent les romantiques, suivis plus tard par les parnassiens et les symbolistes.

Table chronologique des ouvrages persans traduits en français au long du XIX^e siècle

- 1807– *Médjnoun et Leïla, poème traduit du persan de Jami*, traduit par A.L. Chézy, Paris.
- 1811– *Notice sur le Schah-Nameh de Ferdoussy...*, par Jacques de Wallenbourg.
- 1819– *Pend-Nameh ou le Livre des Conseils*, traduit du persan du Scheikh Attar, par Silvestre de Sacy, Paris.
- 1829– *Extrait de l'Alexandréide ou Iskandar-Nameh de Nizâmi*, trad. par L. Spidznagel..., St. Petersbourg.
- 1831– *Les haleines de la familiarité provenant des personnages éminents de sainteté...* trad. par Silvestre de Sacy, Paris.
- 1834– *Gulistan ou le Parterre des Fleurs de Sady*, traduit par Semelet, Paris.
- 1836– *Histoire des Mongols de R.F. Hamadani*, traduit par Etienne Quatremère, Paris.
- 1838– *Le livre des rois de Aboul Qasim Firdousi*, trad. par Jules Mohl, t.I, Paris.
- 1842– *Ibid.*, t.II, Paris.
- 1845– *Histoire des Samanides de Mirkhond*, trad. par Charles Defrémery, Paris.
- 1846– *Le livre des rois de Firdousi*, t.III, Paris.
- 1855– *Ibid.*, t.IV, Paris.
- 1858– *Gulistan ou le Parterre des roses de Sady*, trad. par Charles Defrémery, Paris.
- 1863– *Mantic-Uttair de Attar*, trad. par Garcin de Tassy, Paris.

45. *La renaissance orientale*, 241.

- 1866– *Le livre des rois de Firdousi*, t.V, Paris.
- 1867– *Les quatrains de Khayyam*, traduits du persan par J.B. Nicolas, Paris.
- 1868– *Le livre des rois de Firdousi*, t. VI, Paris.
- 1869– *Le Bostan, poème persan de Sé'édi*, trad. par J.B. Nicolas, 1^{ère} partie, Paris.
- 1869– *Rustem, roman de chevalerie persan*, trad. en français par Alfred Delvau, Paris.
- 1878– *Le livre des rois de Firdousi*, t.VII, Paris.
- 1878– *Théâtre persan, choix de téaziés ou drames*, trad. par G. Chodzko, Paris.
- 1880– *Le Bostan ou Verger, poème persan de Saadi*, trad. par Barbier de Meynard, Paris.
- 1880– *Nassireddin Khosrow, Le livre de la Félicité*, trad. par Edmond Fagnan, Paris.
- 1880– *Menoutchehri, poète persan...* traduit par Biberstein Kazimirski, Paris.
- 1881– *Sefer-Nameh de Nasir-i Khosrow*, traduit par Charles Schefer, Paris.
- 1886– *Les quatrains de Baba Tahir Uryan en pehlevi musulman*, trad. par Clément Huart, Paris.
- 1889-90– *Tezkéré-i Evlia, le Mémorial des Saints*, traduit par Pavet de Courteille, Paris.
- 1895– «Notice sur le poète persan Envéri, suivie d'un extrait de ses odes, trad. par Henri Ferté», in *J.A.*